

**SAMIR AMIN**

## **La mondialisation fragile**

### **1. Qu'est-ce que la Mondialisation ?**

- Le terme de mondialisation est utilisé dans des sens divers, vagues et ambigus. De surcroît le phénomène par lui-même est considéré comme allant de soi et incontournable, expression d'une évolution prétendue fatale de la réalité.

- Des phénomènes analogues à celui de la mondialisation moderne, qui, pour la première fois dans l'histoire concerne la Planète entière, peuvent être repérés au cours des temps plus anciens. Sauf que ceux-ci ne concernaient que de grandes régions relatives de l'ancien monde, les Amériques dites précolombiennes étant alors isolées et inconnues de celui-ci (et vice versa). Je les qualifierai de mondialisations/régionalisations.

- Je définis tous ces phénomènes par un critère commun : celui de comporter la commande du surplus dégagé de la production courante à l'échelle de l'ensemble de la région (ou du monde) concernée par une autorité centrale et une dose importante de centralisation de ce surplus par cette autorité. Celle-ci à son tour réglemente la répartition de l'accès au surplus qu'elle commande.

- Les régionalisations (ou la mondialisation) concernées peuvent être tendanciellement homogénéisantes ou polarisantes selon que la redistribution du surplus est soumise à des lois et usages qui visent expressément l'un ou l'autre de ces objectifs, ou les produisent par le déploiement de leur logique propre.

### **2. La centralisation du surplus tributaire**

- Le surplus en question revêt dans tous les systèmes prémodernes (les régionalisations anciennes) la nature d'un tribut, et dans le système moderne – capitaliste – celle de profit du capital, ou plus précisément de rente du capital oligopolistique dominant. La différence spécifique qui sépare ces deux formes de surplus est qualitative et décisive. La ponction du surplus tributaire est un phénomène transparent : travail gratuit du paysan dominé sur les terres du seigneur, proportion de la récolte ponctionnée par celui-ci ou l'Etat ; ces formes sont naturelles, non monétaires par excellence, même lorsqu'elles revêtent la forme monétaire, ce qui est généralement marginal ou exceptionnel. La ponction du profit/rente du capital dominant est par contre opacifiée du fait qu'elle résulte du fonctionnement d'un réseau d'échanges marchands monétaires : salaires des travailleurs, achats/ventes des moyens de production et des produits de l'activité économique.

- La ponction du surplus tributaire est de ce fait indissociable de l'exercice du pouvoir politique dans la région (grande ou petite) où elle opère. Par contre celle du surplus capitaliste apparaît dissociée de l'exercice du pouvoir politique, étant le produit apparent des mécanismes qui commandent les marchés (du travail, des produits, du capital lui-même).

- Les systèmes tributaires (pré modernes) n'impliquaient pas leur exercice sur des territoires vastes et des populations nombreuses. Le niveau de développement des forces productives propre à ces époques anciennes était encore limité et le surplus consistait pour l'essentiel du produit de communautés paysannes. Les sociétés tributaires pouvaient être émiettées, parfois à l'extrême, chaque village ou seigneurie constituant alors une société élémentaire par elle-même.

- L'émiettement des sociétés tributaires n'excluait pas leur participation à des réseaux d'échanges plus larges, marchands ou autres, à des systèmes de pouvoirs établis sur des espaces plus vastes. Les sociétés tributaires élémentaires ne vivaient pas nécessairement dans l'autarcie, même si l'essentiel de leur production devait assurer leur propre reproduction sans apport extérieur.

- L'émergence d'empires tributaires a toujours exigé celle d'un pouvoir politique capable de s'imposer aux sociétés tributaires émiettées. On peut ranger dans cette catégorie les Empires romain,

califal et ottoman pour la région Europe/Méditerranée/Moyen Orient, l'Empire chinois et les Etats impériaux que l'Inde a connus à plusieurs occasions dans son histoire.

- Cette émergence d'empires tributaires a été facilitée, et à son tour a facilité, l'expansion de rapports marchands et monétaires en leur sein et dans leurs rapports avec l'extérieur.

- Les empires tributaires n'ont pas poursuivi nécessairement l'objectif politique de l'homogénéisation des conditions dans la région contrôlée par leur pouvoir central. Mais les lois et les usages qui gouvernaient ces systèmes, dominés par l'instance politique à laquelle le fonctionnement de l'économie demeurait soumis, ne produisaient pas par elles mêmes une polarisation croissante entre les sous régions composant l'empire.

- L'histoire a largement démontré la fragilité des empires tributaires dont les apogées ont été courtes – quelques siècles – suivies de longues périodes de désintégration, qualifiées généralement de décadences. La raison en est que la centralisation du surplus ne procédait pas ici d'une exigence interne nécessaire à la reproduction des sociétés tributaires élémentaires. Leur vulnérabilité aux attaques de l'extérieur et aux révoltes de l'intérieur, celles des classes dominées ou des provinces en tant que telles était grande. Des évolutions dans des domaines divers, de l'écologie, de la démographie, de l'armement militaire, des échanges marchands lointains, se sont avérées suffisamment fortes dans leurs effets pour traduire cette vulnérabilité en catastrophe.

- La seule exception – mais elle est de taille – est celle de l'Empire chinois (sur laquelle on reviendra).

### **3. La mondialisation polarisante du capitalisme historique**

- Le capitalisme se définit par un renversement des rapports de dominance entre l'instance politique et celle de l'économie. Ce renversement est associé à l'aliénation marchande nouvelle et à l'opacification de la production sociale et de la ponction du surplus qui l'accompagnent (Marx).

- Des transformations décisives dans la société sont les produits de ce renversement. Entre autre : (i) la libération de l'esprit d'entreprise économique et l'accélération prodigieuse par sa rapidité du développement des forces productives ; (ii) la réunion des conditions permettant l'émergence de sciences sociales (dont l'économique) dont les formulations s'émancipent de la morale pour lui substituer la recherche de causalités objectives ; (iii) l'émergence de la modernité, formulée dans les termes de l'émancipation du genre humain, capable de faire son histoire, et avec celle-ci la réunion des conditions de la démocratie moderne.

- Le capitalisme est le premier système qui pouvait devenir véritablement mondial. La raison en est que la puissance qu'il permettait de développer, sans commune mesure avec celle des sociétés antérieures les plus avancées, mettait à l'ordre du jour sa conquête de la Planète entière. Cette puissance, visible déjà dans les siècles de la transition mercantiliste (1500-1800), s'affirme sans plus de limites à partir de la révolution industrielle.

- Le capitalisme historique (réellement existant) s'est mondialisé par le moyen de la conquête de la Planète par les nouvelles puissances impérialistes du centre européen. Cette expansion mondiale graduelle a dans un premier temps soumis les Amériques à la colonisation, puis s'est imposée à travers des traités inégaux imposés aux Etats demeurés formellement indépendants ou par leur conquête coloniale ultérieure. Contrairement à la vision naïve des économistes la mondialisation capitaliste a impliqué l'intervention politique (et militaire) des puissances impérialistes nouvelles. C'est à travers ces rapports politiques inégaux que les « marchés » ont été ouverts et conquis et les structures économiques des périphéries désormais dominées « ajustées » aux exigences de cette forme d'expansion. La nouvelle polarisation, d'une ampleur sans précédent dans l'histoire de l'humanité, a été mise en place par des moyens politiques et pas du tout par la concurrence victorieuse des industries des centres dominants. Mais une fois mise en place la polarisation pouvait désormais se reproduire et s'approfondir par la seule vertu de la concurrence économique ouverte devenue inégale. De ce fait les pays de la périphérie pouvaient reconquérir leur indépendance politique sans que cela ne mette un terme automatique à leur statut de dominé.

- La polarisation est immanente au capitalisme historique. Capitalisme et impérialisme sont indissociables.

- Le capitalisme historique s'est construit sur la base d'une expropriation systématique de la paysannerie, par le moyen de l'adoption des principes de la propriété bourgeoise du sol agraire et l'abolition de toutes les conditions antérieures qui régissaient l'accès au sol. Les paysans exclus par ces moyens ont été en partie absorbés par l'urbanisation nouvelle, à laquelle ils ont fourni une main d'œuvre maintenue longtemps dans des conditions de misère atroce. Mais le système aurait probablement explosé sans le débouché ouvert aux migrations des Européens vers les Amériques. Ce flux migratoire a été gigantesque puisque cette population d'origine européenne est devenue aussi importante que celle de l'Europe.

- Le capitalisme historique mondialisé interdit aux peuples des périphéries contemporaines de bénéficier de possibilités d'émigration comparables. Il ferme par là même la voie d'un développement capitaliste qui reproduirait avec retard celle empruntée par les pays européens.

- Le statut de pays dominé n'a jamais été accepté par les peuples concernés, au-delà des nouvelles classes compradore bénéficiaires de la mondialisation capitaliste/impérialiste. Au cours du XXe siècle ce refus s'est traduit par des révolutions conduites sous le drapeau du socialisme ou des luttes de libération nationale, les unes et les autres victorieuses, qui ont imposé aux puissances impérialistes, à elles, l'obligation de s'ajuster à ces transformations sans précédents.

- La contre offensive du capitalisme/impérialisme qui se déploie depuis une trentaine d'années a été rendue possible par l'épuisement des formes d'alternatives produites par les socialismes et les nationalismes historiques du XXe siècle. Cette contre offensive se drape dans le discours de la « mondialisation ». Mais en fait elle ne peut atteindre ses objectifs sans s'engager dans une nouvelle guerre permanente de reconquête. Le projet de la mondialisation contemporaine est indissociable de l'engagement militaire permanent des puissances dominantes, la nouvelle triade de l'impérialisme collectif.

#### **4. Sortir de la mondialisation, sortir du capitalisme**

- La mondialisation capitaliste n'est pas seulement inacceptable pour les peuples qui en sont les victimes (80 % de l'humanité). Elle est de ce fait beaucoup plus fragile qu'elle ne pourrait le paraître.

- Sortir de la mondialisation capitaliste (ce que j'appelle la déconnexion) est la condition première pour sortir du statut de pays capitaliste périphérique (en termes vulgaires, sortir du « sous développement », de la « pauvreté »).

- Sortir de la mondialisation capitaliste/impérialiste et sortir du capitalisme sont indissociables. Cette équation fait problèmes ; il est donc indispensable de savoir comment elle a été, ou n'a pas été, prise en compte.

- La pensée dominante, eurocentrique par essence, est imperméable aux arguments développés dans les thèses qui ont été exprimées ici. Pour cette pensée le « modèle occidental » est sans alternative, il doit – et peut – être imité par les autres. Que le capitalisme/impérialisme ait rendu ce développement par imitation impossible dépasse les capacités de son entendement.

- La pensée de Marx n'est pas eurocentrique par nature. Marx inaugure le seul mode de pensée moderne qui soit capable de sortir des préjugés et du carcan de l'eurocentrisme. Mais les écoles du marxisme historique ont été victimes des limites de celui-ci. La dérive à partir de Marx s'est traduite par l'alignement du mouvement ouvrier et socialiste européen sur une vision linéaire de l'histoire, qui n'était pas celle de Marx. Dans cette perspective la « révolution socialiste » ne pouvait être à l'ordre du jour que dans les pays déjà devenus pleinement capitalistes à l'image de ceux des centres industrialisés développés. Partout ailleurs le passage obligé par un développement capitaliste ouvert par une « révolution bourgeoise » était déclaré incontournable. Le marxisme historique a largement ignoré les conséquences de la polarisation immanente au capitalisme mondialisé historique et donc la nature véritable du défi.

- La polarisation a retardé la maturation nécessaire de la conscience socialiste dans les centres dont les peuples connaissent les bénéfices qu'ils tirent de la position dominante de leurs nations. Elle a rendu impossible la construction de capitalismes nationaux nouveaux à l'image de ceux des centres dominants et par là fermé la voie à la révolution bourgeoise dans les périphéries. Elle a placé l'alternative de la révolution populaire devant un défi double ; celui d'accélérer le développement des forces productives et de construire simultanément des rapports sociaux qui transgressent le

capitalisme. Elle a donc mis à l'ordre du jour des perspectives et des stratégies de la transition du capitalisme mondial au socialisme mondial différentes de celles imaginées par les socialismes et les marxismes historiques ; elle a créé des conditions nouvelles et imprévues à la construction de l'internationalisme des peuples.

### **5. La lucidité dans l'action de transformations des sociétés est-elle possible ?**

- La modernité des Lumières, en proclamant l'Homme auteur de son histoire, a inauguré un chapitre nouveau de l'histoire qui implique la lucidité possible.

- Lucidité et aliénation constituent les deux pôles de la même contradiction dialectique. La lucidité se définit par la connaissance de la nécessité et le pouvoir, à partir de cette connaissance, d'agir librement et de transformer la réalité. La lucidité implique l'émergence d'une science sociale, qui précisément permet cette connaissance des nécessités objectives. En contrepoint l'aliénation se définit par la soumission des acteurs humains à des forces vécues comme extérieures – surnaturelles – bien qu'elles soient en fait le produit de la pensée et de l'action humaines qui façonnent la réalité sociale.

- La lucidité, absente dans toutes les sociétés pré modernes, européennes et autres, rend compte de ce fait que le passage d'un stade de l'évolution sociale à un autre, n'est pas conçu et opéré par une force sociale qui en développe le projet (un projet qu'on peut alors qualifier de révolutionnaire), mais s'impose par lui-même, à travers des évolutions chaotiques, et de ce fait associées à ce qu'on peut qualifier de moments de décadence (de l'ancien régime en déclin). Le passage de la société esclavagiste de l'Empire romain au féodalisme de l'Europe médiévale est un bel exemple de ce mode de transformation privé de lucidité.

- Absence de lucidité n'est pas synonyme d'absence d'intelligence. Nos ancêtres n'ont pas été moins intelligents que nous, mais seulement moins équipés pour maîtriser la transformation nécessaire – quand bien même cette maîtrise aurait-elle été relative. Les acteurs déploient des tactiques d'actions intelligentes. Mais ils ne savent pas où leurs choix conduiront, ne se posent pas la question de ce qu'ils produiront réellement.

- Avec la modernité et l'émergence de la lucidité les modes de transformations de la société subissent donc une révolution copernicienne. Les Lumières formulent pour la première fois un projet de transformation holistique et cohérent. Il s'agit du projet de mise en place du capitalisme sur les décombres de l'Ancien régime, d'une société nouvelle fondée sur la Raison, condition elle-même de l'Emancipation. Le projet, qui définira l'essentiel de ce qui deviendra l'idéologie bourgeoise, est à son tour fondé sur la séparation des règles proposées pour la gestion de la vie économique (qui doit être commandé par le principe de la propriété privée nouvelle et de la liberté de l'entreprise et de la contractualité) de celui du modèle de gestion de la vie politique (commandée désormais par ce qui deviendra graduellement la démocratie : le respect de la diversité des opinions, la désacralisation du pouvoir, la formulation des droits de l'homme et du citoyen). Les deux versants du projet sont légitimés dans les termes de la Raison.

- Le projet lucide de la modernité capitaliste à construire s'est défini lui-même comme celui de la mise en place d'une Raison transhistorique et définitive – la fin de l'histoire, faisant suite à la préhistoire non raisonnable. Auguste Comte exprimera à son tour cette même vision définitive qui résume l'essentiel de l'idéologie de la modernité bourgeoise. Mais les victimes du nouveau système du capitalisme triomphant – les classes ouvrières – étaient amenées à inscrire leur projet de transformation de la réalité dans une toute autre perspective, celle du dépassement du capitalisme et de la construction socialiste. Ils faisaient apparaître par là même le caractère relatif de la lucidité bourgeoise. Des formulations idéalistes des socialismes utopiques à celle amorcée par Marx – le matérialisme historique – la progression du recours à la reconnaissance de la nécessité pour fonder sur elle le projet de transformation constitue une progression indiscutablement visible. Associer la démocratisation de la société dans toutes les dimensions de sa gestion économique et politique, associer donc celle-ci au progrès social et humain, rejeter définitivement la dissociation associée à la formulation bourgeoise des Lumières, dévoiler l'aliénation marchande propre à cette formulation, et donner par là même à l'association Raison/Emancipation une portée nouvelle, représentent les avancées du projet de communisme amorcé par Marx. Que cette perspective, qui rangeait à son tour le

capitalisme dans la préhistoire, ait invité parfois à imaginer l'avenir communiste comme la fin authentique de celle-ci, constitue une autre histoire.

- Toujours est-il que la lucidité, quelque relative qu'elle soit, permettait l'invention de la voie révolutionnaire comme moyen de transformation de la société, se substituant à la voie de la décadence de l'ancien régime et de la cristallisation du nouveau à travers un chaos non maîtrisé.

- La voie révolutionnaire a bel et bien été celle par laquelle le capitalisme s'est imposé, d'abord dans les révolutions précoces des pays Bas et de l'Angleterre, puis en partie par la guerre d'indépendance des colonies anglaises d'Amérique du Nord, enfin et surtout dans la révolution française.

- A son tour la voie révolutionnaire s'est imposée comme mode de transformation lucide proposé pour ouvrir la voie à la construction socialiste/communiste.

- La « révolution » en question a souvent été conçue comme le grand moment qui permet de donner une fois pour toutes la réponse rationnelle/émancipatrice aux contradictions de la réalité dépassée (l'Ancien Régime pour les révolutionnaires bourgeois, le capitalisme pour les mouvements ouvriers et socialistes). Il n'est pas interdit de relativiser la portée de ces imaginaires et de substituer au concept de « la révolution » (au singulier) celui « d'avancées révolutionnaires » (au pluriel) revêtant des formes diverses selon les conjonctures, mais toujours actionnées par une expression des objectifs et des moyens qui ambitionne la lucidité.

- Le moment actuel est caractérisé par une invitation pressante à abandonner ce qu'on qualifie alors de « l'illusion de la lucidité ». La raison en est sans doute que la première vague de mise en œuvre de projets de constructions socialistes a épuisé ses capacités de transformer avec succès les sociétés concernées. La lucidité, toujours relative (ce que le vertige du succès dans son premier temps fait oublier), est remise en question dans son principe d'existence possible même. Pourtant les raisons de l'épuisement de la première vague des projets socialistes devrait paraître aujourd'hui – avec le recul du temps – aveuglantes : le marxisme historique, dont ces projets s'inspiraient, avait sous estimé – pour le moins qu'on puisse dire – le caractère polarisateur du capitalisme mondialisé historique. La seconde vague – à construire et à venir – devra en tirer les leçons. L'histoire de la formation du capitalisme lui-même s'illustre d'ailleurs dans une succession des vagues qui en ont rendu possible l'émergence finalement victorieuse : la vague méditerranéenne des villes italiennes, qui avorte, précède de trois siècles celle du mercantilisme atlantique, qui préparera le succès de la forme définitive du capitalisme/impérialisme européen et assurera sa conquête du monde.

- Renoncer au principe de la volonté de lucidité c'est non pas ouvrir des avenues nouvelles vers l'avenir, mais les fermer par un retour à l'obscurantisme des époques prémodernes. Cet obscurantisme occupe le devant de la scène dans le moment actuel de creux entre l'épuisement de la première vague des avancées socialistes et l'émergence d'une seconde vague nécessaire et possible. Il se manifeste dans des formes diverses, « hard » ou « soft ». Les versions « hard » se manifestent dans le retour à l'espérance apocalyptique dont l'expression extrême et caricaturale trouve sa formulation dans le discours des « sectes », mais dont les ravages ne sont pas moins visibles quand elle se déguise sous les masques de fondamentalismes prétendus religieux ou ethniques. Il ne s'agit pas ici d'un retour de la « spiritualité » niée par le matérialisme grossier du consumérisme de la modernité capitaliste, mais plus banalement de la manifestation de l'impuissance des peuples confrontés aux défis du capitalisme vieillissant. La version « soft » se contente de la renonciation à la pensée d'un projet global cohérent, nécessairement de ce fait politique et soucieux de poser la question du pouvoir, pour lui substituer la croyance merveilleuse que les « individus » peuvent changer le monde par le seul miracle de leur comportements immédiats. Des mouvements prétendus autonomistes aux philosophies – à la Negri – des « bobos » de notre temps, ce mode « soft » de renonciation obscurantiste à la lucidité et par la même occasion de gommage de la réalité des pouvoirs en place (les oligopoles, les interventions militaires etc), a le vent en poupe, parce que son discours est l'objet de la médiatisation triomphante.

- La renonciation à la lucidité ouvre la voie à la possibilité d'un retour au modèle de la transformation par le chaos et la décadence. Le capitalisme sénile peut de la sorte inaugurer une ère nouvelle de massacres gigantesques, à la mesure des moyens de notre époque. Rosa Luxemburg définissait il y a presque un siècle l'alternative dans les termes « socialisme ou barbarie ». Aujourd'hui

on pourra dire : capitalisme ou civilisation ? Décadence et chaos criminel ou lucidité et renaissance du projet socialiste ?

## 6. L'itinéraire de la Chine : un long fleuve tranquille ?

- Les réflexions proposées dans ces pages ont été centrées sur la région Moyen Orient/Méditerranée/Europe. Cette région a été le théâtre de la formation des premières civilisations (tributaires) – l'Égypte et la Mésopotamie – et tardivement de sa périphérie marchande/esclavagiste grecque, puis, à partir de la période hellénistique, de tentatives successives de construction d'Empires tributaires (les Empires Romain, Byzantin, Califal, Ottoman). Ceux-ci ne sont jamais parvenus à se stabiliser véritablement et ont été le théâtre de longs déclin chaotiques. Ces conditions ont été, peut être de ce fait, plus favorables à l'émergence précoce du capitalisme dans sa forme historique, prélude à la conquête du monde par l'Europe.

- L'itinéraire de la Chine a été remarquablement différent. La Chine s'est constituée presque emblée en un Empire tributaire dont la stabilité a été exceptionnelle, en dépit des moments où celle-ci s'est trouvée menacée d'éclatement, néanmoins toujours finalement surmonté.

- La stabilité du mode d'organisation économique et politique de la Chine a constitué la base d'un modèle de développement des forces productives fondé sur l'intensification continue de la production agricole, opposant un contraste saisissant avec le modèle du capitalisme historique européen fondé sur l'appropriation privative du sol agraire, l'expulsion des ruraux, l'émigration massive et la conquête du monde qui lui a été associée. Le modèle de ce capitalisme européen a été celui d'une accumulation par dépossession, non pas seulement primitive, mais permanente (l'autre face de la polarisation inhérente à la mondialisation capitaliste). La Chine s'engageait sur des rails qui auraient pu conduire à un capitalisme d'une forme différente, fermé sur lui-même et non conquérant. L'expansion prodigieuse des relations marchande associées à la ponction tributaire et non séparées de celle-ci témoignait de cette possibilité. Mais l'association en question donnait à ce processus de l'évolution un caractère relativement lent par comparaison à celui de l'Europe de la transition au capitalisme achevé.

- La Chine a conservé de ce fait son avance – en termes de productivité moyenne du travail social – sur l'Europe jusqu'à la révolution industrielle du XIXe siècle.

- Le déclin de la Chine, causé par la conjonction de l'épuisement du modèle de progression de l'intensification/marchandisation de la production agricole et rurale d'une part et de l'agression militaire européenne d'autre part, a été relativement court et n'a pas entraîné la dislocation de cet Etat continental, même si cette menace s'est manifestée au cours de ce déclin. Des caractéristiques essentielles de la révolution chinoise et de la voie empruntée après sa victoire dans les moments successifs maoïste et post maoïste sont à replacer dans cette perspective de longue durée exceptionnelle.

## 7. Mondialisation capitaliste polarisante fragile, universalisme et internationalisme, exigence de lucidité : les termes du défi planétaire auquel est confrontée la civilisation humaine.

- Le texte publié en annexe à celui-ci rappelle les termes dans lesquels je formulais il ya trente ans le défi que représente pour la civilisation humaine le capitalisme/impérialisme historique, fondé sur l'accumulation continue par dépossession et la polarisation inévitable qu'elle produit. « Révolution (lucidité) ou décadence (rappelant celle de l'Empire romain) » tels en étaient les termes.

- J'ai proposé ici un rappel rapide des thèses et conclusions dont le lecteur trouvera de plus amples développements dans mes ouvrages les plus récents : *Au-delà du capitalisme sénile* ; *Le virus libéral* ; *Pour un Monde multipolaire* ; *Pour la Cinquième Internationale* ; *Modernité, Relation, Démocratie, Critique des Culturalismes* ; *Du capitalisme à la civilisation* ; *L'Eveil du Sud*.

- L'exigence de lucidité – serait-elle relative comme toujours – est incontournable. Son abandon, synonyme de repli obscurantiste, ne peut produire rien d'autre que l'horreur d'une transition non maîtrisée en direction d'un « autre monde » plus barbare encore que celui de notre capitalisme mondialisé sénile.

- La lucidité implique l'adhésion à l'universalisme, lui-même distinct de la mondialisation réellement existante. Les universalismes religieux des temps anciens (christianisme, Islam, bouddhisme et autres), s'ils ont pu accompagner la formation d'Empires tributaires doivent être considérés comme parfaitement distincts de l'universalisme nécessaire à la fois moderne (l'Homme fait son histoire) et socialiste (le progrès de l'humanité doit être fondé sur la coopération et la solidarité et non la compétition).

**ANNEXE ( extrait de SAMIR AMIN, CLASSE ET NATION, Ed Minuit, 1979)**

## **REVOLUTION OU DECADENCE ? QUELQUES REFLEXIONS SUR LA TRANSITION**

### **D'UN MODE DE PRODUCTION A UN AUTRE**

Le mouvement ouvrier et socialiste a vécu sur une vision de la transition socialiste qu'une série de révolutions dans les pays capitalistes avancés devait inaugurer. Des critiques faites par Marx et Engels aux programmes de la social-démocratie allemande jusqu'aux conclusions que le bolchevisme a tirées de l'expérience de la révolution russe, le mouvement ouvrier et socialiste n'a jamais envisagé autrement la question de la transition socialiste à l'échelle mondiale.

Or, depuis trois quarts de siècle, la transformation du monde a emprunté d'autres voies. La perspective révolutionnaire a disparu des horizons de l'Occident avancé, tandis que les révolutions socialistes, exclusivement cantonnées à la périphérie du système, ouvraient la voie à des développements suffisamment ambigus pour que certains y voient seulement une étape de l'expansion capitaliste à l'échelle mondiale. L'analyse du système en termes de développement inégal proposée ici s'efforce de donner une réponse différente. Partie du système impérialiste contemporain, elle nous amène à envisager aussi la nature et la signification du développement inégal dans les étapes historiques antérieures.

L'histoire comparative des transitions d'un mode de production à un autre invite à poser la question du mode de transition en termes généraux et théoriques. Ainsi, certaines similitudes entre la situation contemporaine et l'époque de la fin de l'empire romain ont amené certains historiens qui ne se réclament pas du matérialisme historique à dresser des parallèles entre les deux situations. En revanche, une certaine interprétation dogmatique du marxisme a occulté la réflexion sur le thème dans les termes du matérialisme historique. On parle ainsi de la « décadence de Rome » dans les manuels d'histoire soviétiques, tandis que l'on continue à parler de la « révolution socialiste » comme forme exclusive de la substitution de rapports de production nouveaux aux rapports capitalistes.

Le rapprochement qui suit prétend se situer sur le terrain de l'analyse comparative du contenu et des formes de la crise des rapports de production antiques et capitalistes. Les différences entre ces deux crises justifient-elles leur analyse, l'une en termes de « décadence » et l'autre en termes de « révolution » ?

**A.** Notre thèse centrale est qu'il existe un parallélisme certain entre les deux crises. Dans les deux cas, le système entre en crise parce que la centralisation du surplus qu'il organise est excessive, c'est-à-dire en avance sur les rapports de production qui le sous-tendent. Le développement des forces productives à la périphérie du système passe alors par l'éclatement de celui-ci et la substitution d'un système décentralisé de collecte et d'utilisation du surplus.

1. La thèse la plus répandue au sein du matérialisme historique est celle de la succession de trois modes de production dominants : le mode esclavagiste, le mode féodal et le mode capitaliste. Dans ce cadre, la décadence de Rome ne serait que l'expression du passage de l'esclavage au servage. Il resterait à expliquer pourquoi on ne parle pas ici de "révolution féodale" comme on parle de révolution bourgeoise et de révolution socialiste.

Nous avons rejeté cette thèse, que nous estimons occidentalocentrique, au sens qu'elle généralise abusivement les caractères spécifiques de l'histoire de l'occident, rejetant l'histoire des autres peuples dans la particularité. En choisissant de faire dériver les lois du matérialisme historique de l'expérience universelle, nous lui avons opposé la thèse d'un mode précapitaliste unique, le mode tributaire, vers lequel tendent toutes les sociétés de classes. L'histoire de l'Occident – la construction romaine antique, sa désagrégation, la constitution de l'Europe féodale, enfin la cristallisation des Etats absolutistes de l'époque mercantiliste – traduit ainsi, dans ses particularités, la même tendance fondamentale qui s'exprime ailleurs dans la construction moins discontinue des Etats tributaires achevés, dont la Chine est l'expression la plus forte. Dans notre thèse, d'une part, le mode esclavagiste n'a pas de statut universel comme le mode tributaire et le mode capitaliste : il est particulier et apparaît en relation étroite avec l'extension de rapports marchands ; d'autre part, le mode féodal est une forme primitive, inachevée, du mode tributaire.

La construction romaine, puis sa désagrégation, apparaissent dans cette hypothèse comme une tentative trop précoce de construction tributaire. Le niveau de développement des forces productives n'exigeait pas une centralisation tributaire à l'échelle de l'empire romain. Cette première tentative avortée allait donc être suivie d'un passage forcé par la phase de l'émiettement féodal, à partir duquel devait se reconstituer une centralisation dans le cadre des monarchies absolutistes de l'Occident. Alors seulement le mode de production en Occident approchera le modèle tributaire achevé. C'est d'ailleurs uniquement à partir de ce stade que le niveau de développement des forces productives en Occident atteindra celui du mode tributaire achevé de la Chine impériale, et cette coïncidence n'est sans doute pas fortuite.

Le retard de l'Occident, qui s'exprime par l'avortement romain et l'émiettement féodal, a constitué en définitive son avantage historique. C'est en effet la combinaison spécifique d'éléments du mode tributaire antique et des modes communautaires barbares qui caractérise le féodalisme et lui a donné sa flexibilité. Celle-ci rend compte de la rapidité avec laquelle l'Europe traverse la phase tributaire achevée, dépassant vite le niveau de développement des forces productives de l'Orient qu'elle venait de rattraper, et débouchant sur le capitalisme. Cette flexibilité et cette rapidité contrastent avec la rigidité et la lenteur relatives de l'évolution dans les modes tributaires achevés de l'Orient.

2. Le cas romain-occidental n'est sans doute pas le seul exemple d'avortement de la construction tributaire. Dans des conditions spécifiques différentes, nous croyons repérer au moins trois autres cas de type : le cas byzantin-arabe-ottoman, le cas indien, le cas mongol. Chaque fois, les tentatives de mise en place de systèmes de centralisation tributaire ont trop largement précédé les exigences du développement des forces productives pour pouvoir s'installer durablement. Sans doute les formes de ces centralisations ont-elles été dans chaque cas des combinaisons spécifiques différentes de moyens étatiques, para féodaux et marchands : dans l'Etat islamique, par exemple, c'est la centralisation marchande qui a joué le rôle décisif ; les avortements successifs sont à mettre en relation avec le contenu de



l'idéologie hindouiste, que nous avons opposée au confucianisme ; quant à la centralisation de l'empire de Gengis Khan, elle fut, comme on sait, de très courte durée.

**3.** Le système impérialiste contemporain est, lui aussi, un système de centralisation du surplus, à l'échelle mondiale. Cette centralisation opère sur la base des lois fondamentales du mode capitaliste et dans les conditions de sa domination sur les modes précapitalistes de la périphérie soumise. Nous avons formulé la loi de l'accumulation du capital à l'échelle mondiale comme forme d'expression de la loi de la valeur opérant à cette échelle. Le système impérialiste de centralisation de la valeur se caractérise par l'accélération de l'accumulation et du développement des forces productives au centre du système, tandis qu'à sa périphérie ceux-ci sont handicapés et déformés. Développement et sous développement sont l'endroit et l'envers de la même médaille.

On comprend alors que le développement ultérieur des forces productives à la périphérie doive passer par l'éclatement du système impérialiste de centralisation du surplus. Une phase nécessaire de décentralisation, la construction de la transition socialiste nationale, doit précéder la réunification à un niveau plus élevé de développement que constituerait la société planétaire sans classes.

**B.** Cette thèse centrale entraîne plusieurs conséquences concernant la théorie et la stratégie de la transition socialiste.

**1.** La transition socialiste à la périphérie se confond avec la libération nationale. Celle-ci s'est révélée impossible sous la direction de la bourgeoisie locale. Elle devient donc une étape démocratique du processus de la révolution ininterrompue par étapes sous la direction des masses ouvrières et paysannes. Cette fusion des objectifs de libération nationale et du socialisme engendre à son tour une série de problèmes nouveaux dont il faut prendre la mesure. Car l'accent est mis tantôt sur l'un tantôt sur l'autre des deux aspects ; et, de ce fait le mouvement réel de la société comporte des alternances de progrès et de reculs, des ambivalences et des aliénations, notamment nationalistes. Là encore le parallèle peut être fait avec l'attitude des barbares à l'égard de l'empire romain, qui comportait elle aussi ses ambiguïtés, et notamment l'imitation formelle, parfois servile, du modèle romain contre lequel on s'insurgeait.

Parallèlement, le caractère parasitaire de la société centrale s'accroît. A Rome, le tribut impérial corrompt la plèbe et paralyse sa révolte. Dans les sociétés du centre impérialiste, une fraction croissante de la population bénéficie d'emplois improductifs et de positions privilégiées concentrés ici par les effets de la division internationale inégale du travail. La perspective d'un désengagement à l'égard du système impérialiste et la formation d'une alliance anti-impérialiste capable de renverser l'alliance hégémonique et d'amorcer la transition socialiste sont, de ce fait, rendues plus difficiles.

**2.** L'amorce de rapports de production nouveaux apparaît plus aisément à la périphérie qu'au centre du système. Dans l'empire romain, les rapports féodaux se fraient leur chemin en Gaule et en Germanie, alors qu'ils piétinent en Italie et en Orient. C'est Rome qui invente le colonat, lequel se substitue à l'esclavage. Mais la seigneurie se développe ailleurs et, en Italie même, les rapports féodaux ne s'épanouiront véritablement jamais.

Aujourd'hui, le sentiment de révolte latente contre les rapports capitalistes est très fort au centre ; mais il est impuissant. On veut « changer la vie », mais on ne parvient même pas à changer le gouvernement. Aussi les avancées se font-elles dans le domaine de la vie sociale plus que dans ceux qui concernent l'organisation de la production et de l'Etat. La révolution silencieuse des mœurs, l'éclatement de la famille, l'effondrement des valeurs bourgeoises, témoignent de cet aspect contradictoire du processus. A la périphérie, les mœurs et les idées sont souvent beaucoup moins avancées, mais on parvient néanmoins à mettre en place des Etats socialistes.

3. La tradition du marxisme vulgaire a opéré une réduction mécaniste de la dialectique du changement social. La révolution – dont le contenu objectif est l'abolition des rapports de production anciens et l'établissement de rapports nouveaux, condition d'un développement ultérieur des forces productives – est assimilée à une loi naturelle : l'application dans le domaine de la société de la loi du passage de la quantité à la qualité. La lutte des classes est le révélateur de cette nécessité objective : seule l'avant-garde – le Parti – est au-dessus de la mêlée, fait et domine l'histoire, est désaliénée ; le moment politique qui définit l'instant révolutionnaire est celui par lequel cette avant-garde s'empare de l'Etat. Le léninisme lui-même ne s'est pas totalement départi de cette réduction positiviste du marxisme de la IIe Internationale.

Cette théorie qui sépare l'avant-garde de la classe n'est pas transposable aux révolutions du passé. La révolution bourgeoise elle-même n'a pas revêtu cette forme : ici, la bourgeoisie a capté à son profit la lutte des paysans contre les féodaux. L'idéologie qui lui a permis de le faire, loin d'être un moyen de manipulation, était elle-même aliénante. Dans ce sens, il n'y a pas eu de « révolution bourgeoise » - le terme est lui-même un produit de l'idéologie bourgeoise – mais seulement une lutte de classes dirigée par la bourgeoisie, à la rigueur, parfois, une révolution paysanne captée par la bourgeoisie. On peut encore moins parler de « révolution féodale » ; le passage ici s'est fait dans l'inconscience.

La révolution socialiste serait d'un autre type, supposant la conscience désaliénée, parce qu'elle viserait pour la première fois l'abolition de toute exploitation et non la substitution de formes nouvelles aux formes anciennes de l'exploitation. Mais cela n'est possible que si l'idéologie dont elle se nourrit parvient à être autre chose que la conscience des exigences du développement des forces productives. Il n'est pas dit en effet que le mode de production étatique, comme forme nouvelle de rapports d'exploitation, n'est pas une réponse possible aux exigences de ce développement.

Ce sont les hommes qui font leur histoire. Ni les animaux, ni les êtres inanimés ne font leur évolution ; ils la subissent. Le concept de praxis est propre à la société, comme expression de la synthèse du déterminisme et de l'intervention humaine. La relation dialectique infrastructure/superstructure lui est également propre et n'a pas de correspondant dans la nature. Cette relation n'est pas unilatérale : la superstructure n'est pas le reflet des exigences de l'infrastructure. S'il en était ainsi, la société serait toujours aliénée et on ne voit pas comment elle pourrait parvenir à se libérer.

C'est pourquoi nous proposons de distinguer deux types qualitativement différents de transition d'un mode à un autre. Lorsque le passage se fait dans l'inconscience, ou par la conscience aliénée, c'est-à-dire lorsque l'idéologie qui agit les classes ne permet pas de maîtriser le processus du changement, celui-ci apparaît comme opérant d'une manière

analogue à un changement naturel, l'idéologie faisant partie de cette nature. A ce type de passage nous réservons l'expression de « modèle de décadence ». En revanche, si l'idéologie parvient à donner la dimension totale et réelle du changement voulu, et alors seulement, on peut parler de révolution.

4. La transition socialiste dans laquelle notre époque est déjà engagée est-elle du type décadent ou révolutionnaire ?

Il est sans doute encore impossible de répondre à cette question d'une manière définitive. Par certains de ses aspects, la transformation du monde contemporain revêt incontestablement un caractère révolutionnaire au sens défini ci-dessus. La Commune de Paris, 1917, la révolution chinoise (et particulièrement la révolution culturelle) ont été des moments d'intense conscience sociale désaliénée.

Mais ne sommes-nous pas engagés dans un autre type de transition ? Les difficultés qui rendent le désengagement des pays impérialistes presque impossible à penser aujourd'hui, et ses effets négatifs sur les pays de la périphérie engagés dans la voie socialiste (restauration capitalistes possibles, évolutions vers un mode étatique, régressions, aliénations nationalistes, etc.) remettent en question le vieux modèle bolchévique.

Les uns en prennent leur parti et considèrent que notre époque n'est pas celle de la transition socialiste mais de l'expansion mondiale du capitalisme, qui parti de ce « petit coin d'Europe », commencerait seulement à s'étendre vers le sud et l'est. Au terme de ce transfert, la phase impérialiste apparaîtrait, non comme le dernier stade, le stade suprême, du capitalisme, mais comme une phase de transition vers le capitalisme universel. Et même si l'on continue à penser que la thèse léniniste de l'impérialisme reste vraie et que la libération nationale fait partie de la révolution socialiste et non bourgeoise, des exceptions, c'est-à-dire l'apparition de nouveaux centres capitalistes, seraient-elles possibles ? Cette thèse met aussi l'accent sur les restaurations ou les évolutions vers le mode étatique dans les pays de l'Est pour qualifier de processus objectifs d'expansion capitaliste ce qui n'aurait été que des pseudo-révolutions socialistes : le marxisme apparaîtrait ici comme une idéologie aliénante masquant le caractère vrai de ces développements.

Pour ceux qui se rangent à cette opinion, il faudra donc attendre qu'on ait atteint un niveau de développement des forces productives généralisant à l'ensemble du monde le niveau entrevu dans les centres actuels pour que la question de l'abolition des classes soit vraiment à l'ordre du jour. Les Européens devraient donc laisser se faire l'Europe supra nationale, de manière à voir la superstructure étatique ajustée aux forces productives. Puis il faudra sans doute attendre de voir l'Etat planétaire constitué, correspondant au niveau des forces productives homogénéisé au plan mondial, pour voir les conditions objectives de son dépassement enfin réunies.

D'autres, et nous sommes de ceux là, voient les choses différemment. La révolution ininterrompue par étapes est toujours à l'ordre du jour pour la périphérie. Les restaurations ne sont pas fatales au cours de la transition socialiste. Et les ruptures du front impérialiste ne sont pas à exclure au niveau des maillons faibles du centre.